

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Comment fonctionnent les sociétés?

Hélène Desjardins, *Le dernier roman*, Montréal, La courte échelle, 2001, 174 p., 19,95 \$.

François Tétreau, *En solo dans l'appareil d'État*, Montréal/Paris, l'Hexagone/Le Castor astral, 2001, 184 p.,

Jean-François Beauchemin, *Les choses terrestres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 282 p., 22,95 \$.

Julie Sergent

Number 103, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37922ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2001). Review of [Comment fonctionnent les sociétés? / Hélène Desjardins, *Le dernier roman*, Montréal, La courte échelle, 2001, 174 p., 19,95 \$. / François Tétreau, *En solo dans l'appareil d'État*, Montréal/Paris, l'Hexagone/Le Castor astral, 2001, 184 p., / Jean-François Beauchemin, *Les choses terrestres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 282 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 24–25.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hélène Desjardins, *Le dernier roman*, Montréal, La courte échelle, 2001, 174 p., 19,95 \$.

François Tétreau, *En solo dans l'appareil d'État*, Montréal/Paris, l'Hexagone/Le Castor astral, 2001, 184 p., 19,95 \$.

Jean-François Beauchemin, *Les choses terrestres*, Montréal, Québec Amérique, 2001, 282 p., 22,95 \$.

Comment fonctionnent les sociétés ?

ROMAN
Julie Sergent

Voici trois histoires qui nous en donnent une petite idée...

A PRÈS UN PREMIER POLAR, *SUSPECTS* (1999), qui avait été plutôt bien reçu par la critique, Hélène Desjardins récidive avec un deuxième roman au titre apte à faire frémir à tout le moins les écrivains : *Le dernier roman*.

La société du couple : à tue et à toi

C'est une histoire comme le genre semble l'exiger : une espèce de jeu de chat et de souris entre un bon et un méchant, raconté de telle manière que le lecteur soit un peu mêlé et très impatient de savoir qui, de ces deux personnages à l'affect résolument souffrant, s'en sortira vivant. C'est souvent bien sûr une histoire de flics et de bandits. Hélène Desjardins a pour sa part choisi une opposition encore plus compliquée : celle du mari et de la femme.

On aurait aimé qu'elle profite davantage de tout le potentiel risible et effrayant du couple, qu'elle nourrisse ses personnages des mille petits détails qui peuvent faire passer les querelles de gens soi-disant amoureux à de véritables guerres. Mais Hélène Desjardins a choisi de camper ses personnages dans des rôles relativement classiques. Lui : pas beau, extrêmement ambitieux, manipulateur, ayant épousé une femme à la beauté rayonnante (« Elle serait la femme derrière l'homme, [...] celle grâce à qui on me remarquerait »). Elle : la fausse blonde, resplendissante, sûre de son charme, qui cherchait un homme différent des autres... et qui l'a trouvé.

Lui, c'est donc Pierre Dumont, un auteur à succès de romans policiers, qui porte la jalousie comme seconde peau. À treize ans, alors que son seul ami, le chien Copain, qui malheureusement aime aussi les chiennes, se meurt littéralement d'amour pour la caniche qui a élu domicile dans la maison voisine, Pierre assassine froidement la blanche et bouclée Pénélope. Inutile de dire qu'il ne sera guère mieux envers sa femme, la blonde Anne-Marie Dumont. Particulièrement lorsque, après treize années d'un mariage d'abord heureux, puis ne tenant qu'à force de manipulations psychologiques, Anne-Marie s'amourache de son prof de tennis (eh oui) et quitte Pierre. De cruauté en plan machiavélique, la douleur fait déraiser le bonhomme.

Hélène Desjardins écrit dans une langue simple, dont on présume que le rôle essentiel est de raconter une histoire. Ce qu'elle fait fort adroitement d'ailleurs. Par une construction subtile, qui divise chaque chapitre en deux parties afin de laisser une voix à la femme puis une à l'homme, elle parvient

à montrer l'écueil extraordinaire qui sépare les deux personnages, tout en ne perdant jamais le fil de cette histoire à double perspective. Il y aura bien des bouts tirés par les cheveux. Mais on ne boudera pas pour autant son plaisir...

Occident vs Orient : partie nulle

En comparaison, François Tétreau est quelqu'un qui écrit redoutablement bien. Critique d'art, romancier, poète, essayiste, traducteur, il manifeste son intérêt pour les romans de suspense (après avoir signé en 1999 la traduction d'un polar de Thomas Dresden, *Un rire dans la nuit*) avec *En solo dans l'appareil d'État*, un roman d'espionnage qui trace un portrait sans complaisance de la société occidentale.

Yi Ming est une Chinoise de vingt-quatre ans qui travaille comme agent secret au compte de son gouvernement. Orpheline et jolie, cela lui faisait déjà deux atouts de taille pour, d'une part, être fidèle à ceux qui lui prodiguent ordres et conseils et, d'autre part, attirer peut-être plus facilement vers elle les victimes de ses investigations. Ses pères adoptifs en ont fait plus encore : et lorsque Yi Ming débarque aux États-Unis, elle est rusée, bonne observatrice, elle parle l'anglais, et elle est à la tête d'une formation rock qui fait craquer les États-Uniens. Pourquoi a-t-elle été envoyée aux États-Unis ? On passe la majeure partie du roman à penser que ce n'est que pour observer le mode de vie des États-Uniens. Ce qui est une heureuse idée en soi. Et même quand on comprend que l'espionne est là pour une mission précise, c'est surtout la critique de la société qui prend la grosse part du gâteau.

François Tétreau ne renouvelle pas le cynisme, pas plus que les histoires de couchettes entre les pouvoirs, ici plus particulièrement les pouvoirs culturels. Mais il dénonce, avec beaucoup de vivacité, des comportements qui méritent d'être nommés et pourfendus encore et encore. Lorsque Yi Ming demande l'asile aux États-Unis à cause « du manque de liberté qui sévit en Chine populaire et qui l'empêche d'exercer son art », les journalistes et politiciens occidentaux n'y voient qu'une évidence. Mais regarderaient-ils dans leur propre cour qu'ils seraient peut-être moins prompts à vanter les bienfaits de leur sacro-sainte démocratie. Tétreau pousse sans doute à peine la caricature lorsqu'il décrit les milieux du pouvoir et les gens qui s'amuse à l'exercer, comme ce président du Syndicat des musiciens :



Hélène
Desjardins



Également diffuseur, distributeur, critique dans une revue populaire, conseiller du ministre de la Culture en matière de musique classique et contemporaine, il était lui-même compositeur, président du comité consultatif pour l'octroi de subventions aux jeunes artistes et membre de l'académie nationale de musique, laquelle décerne chaque année le grand prix de l'ordre des compositeurs.

L'affaire n'est pas de montrer, de l'Occident ou de l'Orient, quel est le bout du monde le moins dommageable à l'humain, mais plutôt peut-être de montrer ce qui contribue de par le monde à sa solitude, et à montrer le diabolique engrenage dans lequel se perd l'être. Ainsi, Yi Ming est condamnée à rapporter les faits et gestes d'autrui sans plus d'émotion que si cet autre et elle-même étaient des robots.

En solo dans l'appareil d'État pêche un peu par manque d'action, mais la vivacité de son écriture nous garde en selle.

La famille ou l'amour illimité

Il faudra attendre un prochain roman pour savoir si Jean-François Beauchemin est l'auteur d'un seul style, ou bien s'il a à son arc une voix qui permettrait qu'on dépasse en parlant de lui les comparaisons avec l'un ou l'autre célèbre romancier qui l'inspire, nommément Émile Ajar. Son héros,

Jérôme Des Ruisseaux, ne l'a pas eu tellement plus heureuse que le petit Momo de *La vie devant soi*.

Fils d'un père alcoolique et d'une mère prostituée, tous deux décédés, il est devenu à vingt ans le seul soutien affectif et financier de son petit frère, Jules, atteint quant à lui de maladie mentale. Une histoire triste, dont on a lu, non sans plaisir, les premiers pans dans *Comme enfant je suis cuit* (1998) et *Garage Molinari* (1999), et qui se poursuit aujourd'hui avec *Les choses terrestres*.

Jérôme a désormais trente ans, et bien que le spleen menace toujours de l'envahir, il a conservé pour les petites choses une capacité d'émerveillement qui est plus souvent l'apanage des enfants.

Ainsi, cette nouvelle tranche de son existence s'ouvre sur un jour à la Mary Poppins, plein de soleil et de pépiements. Mais quelques pages encore et nous voilà entraînés dans un univers plus carollien, tanguant entre le drame et la drôlerie, alors que le docteur M'Bélélé se précipite au chevet de Jules, dix-sept ans, en scandant à la manière du lièvre obsédé « Où ai-je encore rangé mon entonnoir, vraiment ? Où ai-je encore rangé mon entonnoir, vraiment ? ». Et puis voilà que l'ombre de Boris Vian se profile. Les petites souris grises qui se pointaient le bout du museau dans *L'écume des jours* rappliquent dans *Les choses terrestres*. Et l'on apprend que Jules, en honorable descendant de la Chloé de Vian, celle qui avait un nœuphar dans le poumon, souffre de la présence d'une tourterelle triste dans le ventre. Dès lors, c'est la bonté et la beauté qui l'emportent dans ce conte plein d'expressions amusantes et de gentils personnages, qui ont comme dieux le chant des oiseaux, les petites sucreries et la couleur du ciel. Oh! il y a bien le vieux Molinari, qui croit en Dieu : mais le roman lui règlera brutalement son compte. Un fragment de violence qui donne à ces *Choses terrestres* un véritable grain d'humanité, tout à coup. Peut-être Beauchemin mijote-t-il une colère pour bientôt ? Une histoire qui emprunterait des avenues de malaise, de honte, d'émotions moins jolies, et qui montrerait le talent du romancier sous un nouveau jour. On le souhaite.



Les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – a publié des textes inédits de nombreux écrivains importants du Québec et de la francophonie.

À lire dans le numéro d'août 2001



Des essais de
Naïm Kattan,
Jacques Godbout,
Jacques Gauthier.

Des poèmes de
Salah Stétie,
Michel van Schendel.

Un journal de
d'André Major.

Des nouvelles de
Gilles Archambault,
Esther Beaudet,
Jean-Claude Brochu.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES. LE NUMÉRO : 10 \$.

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

- | | |
|--|-------|
| ☐ RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| ☐ INSTITUTIONS | 35 \$ |
| ☐ RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint, chèque ou mandat à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

CASIER POSTAL 87
SUCCURSALE PLACE DU PARC
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2M9

TÉLÉPHONE : (514) 499-2836
lesecrits@internet.uqam.ca